Extrait de la *Revue Canadienne* de juillet et août 1916

BIBLIOTHÈQUE
ÉVÊCHÉ
JOLIETTE

Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain

PREMIER ÉVÊQUE DE PEMBROKE

PAR

M. le chanoine L.-E. COUSINEAU

MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
249, rue Lagauchetière Est
1916

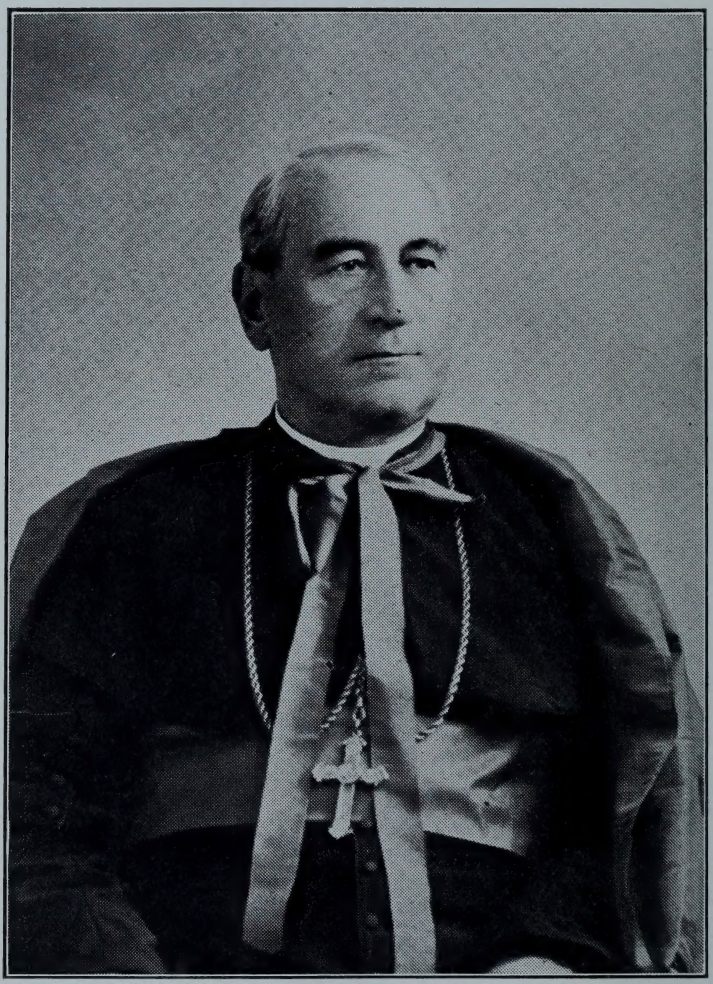
F5012
1916
C867L

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

BIBLIOTHÈQUE
ÉVÊCHÉ
JOLIETTE

L d T 34



Mgr NARCISSE-ZÉPHIRIN LORRAIN

Premier évêque de Pembroke

Extrait de la *Revue Canadienne* de juillet et août 1916

BIBLIOTHÈQUE
ÉVÊCHÉ
JOLIETTE

Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain

PREMIER ÉVÊQUE DE PEMBROKE

PAR

M. le chanoine L.-E. COUSINEAU

MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
249, rue Lagauchetière Est
1916

Lettre de Mgr E. Latulippe, évêque d'Haileybury

Haileybury, 25 juin 1916.

Monsieur le chanoine,

J'ai lu, avec un bien vif plaisir, la notice biographique que vous venez d'écrire sur Mgr Lorrain.

Vous avez accompli une bonne action et vous avez mis, je crois, en son vrai jour, la figure du premier évêque de Pembroke.

C'est bien cela. Mgr Lorrain fut un apôtre, un travailleur, un homme de Dieu. Je l'ai connu dans l'intimité pendant plus de onze ans et chacune de vos paroles a réveillé dans mon âme un écho fidèle.

Toujours ses intentions furent droites. Ce qu'il voulut, lui, Canadien français, c'est que les autres nationalités eussent leur droit, tout leur droit, plus que leur droit. D'aucuns prétendent qu'il versa quelquefois dans l'excès. En tout cas le principe qui le guida est le véritable et fasse le ciel qu'il pénètre un peu partout au Canada.

Vous avez parlé de sa bonté. C'est qu'en effet, sous une apparence austère, il avait une âme sensible et délicate. Je l'ai vu frissonner de la tête aux pieds devant la souffrance qu'il voyait sans pouvoir la soulager. C'était le coeur d'une mère qu'il y avait sous cet extérieur plutôt froid. Combien de nuits sans sommeil il a passé quand il faisait tempête au-dehors en pensant, disait-il, à ceux de ses enfants qui pouvaient être sans abri.

Tendre pour les autres, qu'il était dûr à lui-même! Soixante ans avaient sonné depuis longtemps et il jeûnait encore des carêmes entiers. La veille de Noël le voyait au confessionnal jusqu'à minuit et il était ensuite à l'autel pour les deux messes pontificales de la grande solennité.

Exagération et imprudents excès, dira-t-on. Je l'ai dit moi-même quelquefois. Maintenant je songe que les saints avaient de ces imprudences et de ces exagérations, et, dans mes heures d'angoisses, je suis déjà votre conseil, M. le chanoine, je l'invoque et je lui demande, comme premier miracle, de faire de moi, son enfant d'autrefois, l'imitateur fidèle de ses nombreuses vertus.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

✠ ELIE-A.,

évêque d'Haileybury.

MGR NARCISSE-ZÉPHIRIN LORRAIN

Premier évêque de Pembroke

C'EST le 1er octobre 1674 que fut érigé le premier diocèse canadien, celui de Québec. Mgr de Laval était au pays depuis seize ans, en qualité de vicaire apostolique, lorsqu'il prit possession de ce siège comme évêque titulaire. Au point de vue spirituel, l'évêque de Québec administra seul la colonie, non seulement sous le régime français, mais aussi après la cession du Canada à l'Angleterre pendant trois quarts de siècle. Entre 1817 et 1820, après entente avec le gouvernement britannique, et sur les demandes réitérées de Mgr Plessis, la cour de Rome donnait à l'évêque de Québec cinq vicaires-généraux, qu'elle élevait en même temps à la dignité épiscopale. C'étaient Mgr E. Burke, à Halifax; Mgr B.-A. McEachern, à Charlottetown; Mgr A. McDonnell, à Kingston; et enfin NN. SS. J.-J. Lartigue, à Montréal et J.-N. Provencher, à Saint-Boniface.

La première ville du Canada, qui, après Québec, devint siège épiscopal régulier, fut Kingston, en 1826. Ce furent ensuite, par ordre d'ancienneté, Charlottetown, en 1829 ; Montréal, en 1836; Halifax, en 1842; Antigonish, en 1844; Saint-Boniface et Ottawa, en 1847.

Ottawa, qu'on appelait alors Bytown, était une ville d'environ quinze mille âmes. Ses habitants, pour la plupart, vivaient du commerce du bois, soit comme hommes de *cages*, soit comme scieurs de bois dans les moulins, soit encore comme bûcherons dans les forêts. Dans les comtés, aujourd'hui peuplés, de Prescott, Russell, Carleton, Renfrew, Pembroke,

sur la rive sud de l'Ottawa,de Pontiac et Hull sur la rive nord, c'était alors la forêt à perte de vue. Comme le sol était fécond, des *missions* ne tardèrent pas à surgir un peu partout, qui, plus tard, devaient former des paroisses prospères.

Grâce surtout à l'énergie inlassable de feu Mgr Duhamel, deuxième évêque et premier archevêque d'Ottawa, à son patriotisme prévoyant, à son dévouement éclairé pour la cause de la colonisation, de belles églises s'élevèrent, comme par enchantement, sur les deux rives de l'Ottawa, depuis Saint-André d'Argenteuil jusqu'à Pembroke. La population devint même tellement forte, après quelques années, que le vénérable archevêque dut songer à diviser le territoire soumis à sa juridiction. Le 11 juillet 1882, la Sacrée Congrégation de la Propagande détachait, à sa demande, le comté de Renfrew et une partie du district de Nipissing, dans l'Ontario, le comté de Pontiac dans le Québec et toute l'étendue des terres au nord de cette province jusqu'à la baie d'Hudson, et en formait un vicariat-apostolique. Le chef spirituel de cet immense territoire devait être Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain, qui reçut le titre d'évêque de Cythère et de vicaire-apostolique de Pontiac.

* * *

Narcisse-Zéphirin Lorrain était né à Saint-Martin, dans le comté Laval, le 13 juin 1842. Son père portait lui aussi le nom de Narcisse et sa mère répondait à celui de Sophie Gohier. Narcisse-Zéphirin était l'aîné d'une famille de sept enfants. Ce que furent ses parents, Mgr Lorrain nous l'apprend lui-même. Répondant à une lettre de condoléance, reçue à l'occasion de la mort de son père (24 juillet 1883), voici ce qu'il écrivait : " Je remercie la divine providence qui m'a donné de si bons parents et qui, jusqu'à présent, s'est montrée si bonne pour ma famille. Mon père, qui a toujours

été un chrétien exemplaire, sans être bien âgé, avait accompli sa mission sur la terre. Il ne lui restait plus qu'à jouir d'un repos mille fois mérité. Voulant le soustraire aux infirmités de l'âge, Dieu l'a appelé dans le lieu du repos parfait et de la pleine jouissance. A lui et à moi, il a pourtant refusé une dernière faveur, celle de l'adieu suprême avant la grande séparation. Mon père a fait ce sacrifice avec la générosité et la fermeté d'un patriarche et moi j'ai immolé l'affection filiale sur l'autel du devoir d'évêque. " De sa mère, qui suivit son mari dans la tombe après quelques années, le digne évêque aimait surtout à rappeler la grande charité. Il prenait plaisir, par exemple, à raconter cette petite anecdote: "Chez nous, disait-il, les mendiants avaient non seulement le droit de manger, mais aussi celui de coucher. Ma mère avait préparé un matelas, des oreillers, des couvertures exprès pour eux. Il arriva qu'un soir deux pauvres se présentèrent. Tant bien que mal, ma mère les installa dans le seul lit qu'elle tenait disponible. Toute la nuit ces malheureux maugréèrent, se disputèrent, en vinrent même aux coups. Ma mère regretta longtemps cette scène, et pour qu'elle ne se répétât plus, elle confectionna de ses mains un autre matelas, d'autres couvertures. " Voilà bien la vraie charité, simple et accommodante.

A cette époque, chez les cultivateurs, l'éducation des enfants était particulièrement chrétienne et virile. Le respect et l'amour des parents dominaient toutes les autres vertus domestiques. On n'eut jamais manqué la messe le dimanche. Le chapelet se disait en famille. L'autorité paternelle n'admettait guère de réplique. Telle fut l'atmosphère bénie que le jeune Lorrain respira durant son enfance.

A treize ans, il entrait au collège de Sainte-Thérèse. Il se fit tout de suite remarquer par une grande dignité dans ses manières, la gravité de son caractère, son esprit de travail et

sa piété. Nous n'en voulons pas d'autre témoignage que celui de son professeur d'alors, le vénérable chanoine Nantel. " Narcisse-Zéphirin Lorrain arrivait écolier à Sainte-Thérèse au mois de septembre 1856, écrit-il. Il n'était plus un enfant par son âge, et il l'était moins encore par le caractère. Il se rangea tout de suite parmi les écoliers sages, de cette bonne sagesse du collège, dont le code se formule en trois mots: bien prier, bien étudier, bien jouer. " L'un de ses confrères de classe a aussi écrit de lui ces lignes: " J'aimais à voir passer devant mon pupître, placé tout au pied de la tribune, et à regarder, ce jeune homme toujours bien mis, grave, un peu austère dans mon humble opinion d'alors, d'une politesse exquise pour les maîtres, pour les confrères, et qui commandait le respect aussi bien qu'un régent. "

Le jeune Lorrain prit bientôt les premières places en classe, et il obtint tous les honneurs de la vie écolière: il fut président de la congrégation de la Sainte Vierge, président de l'académie Saint-Charles, et même capitaine de milice.

Ses études classiques terminées, c'est à Sainte-Thérèse encore qu'il étudia la théologie. Prêtre, il remplit, au même collège toujours, pendant deux ans, les fonctions de directeur des élèves.

Il s'attacha à cette maison par toutes les fibres de son âme. Devenu curé, vicaire-général, évêque, il n'oublia jamais son *Alma-Mater*. Il y vint souvent retremper ses forces. Nous, les élèves d'alors, nous étions tous heureux de recevoir les conseils de ce confrère ainé, revêtu des insignes de l'épiscopat. Ne nous avait-il pas fait l'honneur de considérer Sainte-Thérèse comme son séminaire, où il pourrait venir puiser les sujets dont il aurait besoin pour ses missions lointaines? " Plus heureux que d'autres évêques, disait-il, en arrivant dans mon vicariat-apostolique j'ai trouvé un séminaire tout fondé, rempli de prêtres zélés — et ce séminaire,

c'est mon *Alma-Mater,* c'est la maison de Sainte-Thérèse. " L'évêque de Pembroke voulait sans doute, en parlant ainsi, exprimer un désir plutôt que réclamer un droit. L'événement prouva cependant qu'il y avait une bonne part de vérité dans ce qu'il disait. Plusieurs prêtres de Sainte-Thérèse — les Leduc, les Lemoyne, les Doucet, les Kiernan, les Kempton et les Lorrain, — furent en effet attirés chez lui, et devinrent, pour son vaste diocèse, d'excellents pasteurs d'âmes. Il en demanda plusieurs autres — quelques confrères seraient surpris d'apprendre que Mgr Lorrain avait jeté les yeux sur eux — mais qui lui furent refusés, parce que le diocèse de Montréal avait besoin de leurs services. MM. Charles LaRocque et Peter O'Donnell, pour ne mentionner que les disparus, furent de ce nombre.

En 1869, l'abbé Lorrain quittait définitivement Sainte-Thérèse pour aller aux Etats-Unis exercer le saint ministère. Après entente entre l'évêque de Montréal et l'évêque d'Ogdensburg, c'est à Redford, dans l'Etat de New York, qu'il fut nommé curé. Les habitants de cette ville, des mineurs pour la plupart, étaient de moeurs assez rudes. Ils avaient moralement beaucoup souffert d'être longtemps privés de la présence du prêtre. L'abbé Lorrain eut vite fait de les ramener à de meilleurs sentiments et d'en faire des paroissiens modèles. Plusieurs lui vouèrent une amitié telle que, trente ans après son départ, elle se manifestait encore sous forme de dons en argent pour ses missions.

Mgr Fabre qui s'y entendait dans la connaissance des hommes, ne tarda pas à apprécier les talents, le dévouement et les mérites du curé de Redford. Pour bénéficier de ses conseils à l'une des heures les plus pénibles de son administration, il voulut se l'adjoindre en qualité de vicaire-général (1879). La mense épiscopale de Montréal venait de traverser une des plus terribles crises. Des divisions, heureusement

apaisées depuis longtemps, existaient alors, dans le clergé et parmi les hommes politiques, au sujet de l'Université Laval, qui causaient des difficultés qu'il fallait aplanir. Le grand-vicaire Lorrain fut vraiment l'homme de la providence. Son talent d'administrateur lui permit d'aider puissamment à rétablir l'équilibre dans les finances de l'évêché, et son esprit pacificateur et pondéré contribua puissamment à ramener la paix et l'union dans le diocèse.

Il ne séjourna pourtant que trois ans à Montréal. Il était en effet entendu entre Mgr Fabre et Mgr Duhamel que l'abbé Lorrain ne ferait que passer dans la grande ville et qu'il deviendrait le premier évêque du nouveau diocèse ou vicariat qu'on projetait au nord d'Ottawa. Aussi, quand Mgr Fabre annonça à son clergé, en 1882, que son dévoué vicaire-général venait d'être choisi par Rome comme vicaire-apostolique de Pontiac, sa lettre ne surprit-elle personne. " Le bon Dieu, écrivait l'évêque de Montréal, vient me demander l'accomplissement d'un grand sacrifice. M. Lorrain vient d'être appelé à déployer son zèle sur un autre théâtre. Il m'est pénible de me séparer de ce fils de prédilection, qui a eu assez de courage et assez d'attachement à la personne de son évêque pour venir partager avec lui les labeurs de l'administration, à une époque pourtant où tout ne faisait présager que sacrifices pénibles, à une époque, où, à raison de difficultés financières, la tâche conférée à un personnel nombreux venait de retomber sur les épaules de quelques prêtres seulement. Son dévouement a été à la hauteur des circonstances. Il a pris généreusement le fardeau, et, par un travail assidu et éclairé, il m'a rendu moins lourde la charge de l'administration. Je l'en remercie aujourd'hui publiquement. " Quelques lignes plus loin, Mgr Fabre ajoutait encore: " Quoique séparé par la distance, Mgr Lorrain vivra toujours au milieu de nous par le bon souvenir qu'il laisse de lui dans le clergé, chez les fidè-

les et dans les communautés, et surtout par les liens de charité qui vont unir son vicariat à ce diocèse. " (1)

La consécration épiscopale de Mgr Lorrain eut lieu, à Montréal, dans l'église Notre-Dame, le 21 septembre 1882. C'est Mgr Fabre qui fut le prélat consécrateur. L'évêque-élu avait pour l'assister Mgr Duhamel, d'Ottawa, et Mgr Wadhams, d'Ogdensburg. Le sermon de circonstance fut prononcé par Mgr Racine, de Sherbrooke. L'archevêque de Québec à titre de métropolitain occupait un trône en face de celui de l'évêque diocésain. (2)

Le lendemain (23 septembre), accompagné de Mgr Taschereau, de Mgr Fabre, de Mgr Duhamel et de plusieurs

---

(1) En quittant Montréal, Mgr Lorrain ne se sépara pas de nous complètement. Son coeur et son esprit demeurèrent toujours un peu avec nous. Nous avons sous les yeux la correspondance qu'il échangea avec Mgr Fabre. Le vicaire-apostolique de Pontiac ne manque jamais une occasion de rappeler le bon souvenir qu'il a gardé de Montréal. Fêtes religieuses, difficultés, épreuves, il profite de tout pour apporter quelques consolations à son ancien évêque. On peut presque suivre l'histoire ecclésiastique de Montréal, en lisant les quelques lignes toujours si pleines d'à propos de ses fins de lettres. Enfant de Montréal, il se permit peut-être beaucoup de liberté en venant recruter son clergé parmi nous. Mgr Fabre s'en plaignit un jour. Il n'est pas sans intérêt de lire la réponse qu'il reçut à ses plaintes. Elle fait voir sous un beau jour les relations qui existaient entre ces deux évêques. " Si j'ai fait quelque chose de répréhensible, disait Mgr Lorrain, si je vous ai contristé, dites-le moi avec autant d'amertume que vous voudrez. J'accepte tout de bon coeur. Mais pour me punir, vous ne pouvez pas faire souffrir la cause que je sers, l'oeuvre que je poursuis. ". Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que le regretté Mgr Fabre se laissa souvent toucher par les bons sentiments et la tendresse filiale du vicaire-apostolique de Pontiac.

(2) Bien que le droit canon ne dise absolument rien sur les droits que pourrait avoir un évêque à consacrer un nouvel élu, il arrive souvent que c'est l'archevêque de la province ecclésiastique où se trouve l'évêque-élu qui remplit cette fonction. Mgr l'archevêque de Québec voulut se réclamer de cette coutume. Il était d'autre part très naturel que l'évêque de Montréal imposât les mains à son vicaire-général. Quelques jours avant le sacre, l'évêque-élu dût se rendre à Québec pour exposer à Mgr Taschereau les raisons particulières du choix qu'il avait arrêté. Le futur cardinal voulut bien admettre ces raisons et il assista au sacre.

membres du clergé, Mgr Lorrain se rendait à Pembroke et prenait possession de son vicariat. La population de la ville s'était tout entière portée au devant de son nouveau pasteur et des hôtes distingués qui l'accompagnaient. Adresse de bienvenue des laïques, profession de foi du clergé, réception et banquet, tout fut marqué au coin de la plus cordiale hospitalité. Le nouveau vicaire-apostolique, dans un discours bref mais solide, qui respirait le dévouement et le désir de consacrer sa vie au bien de ses nouvelles ouailles, parla excellemment à son peuple. " Ce qu'il désirait d'eux, disait-il, ce n'était ni leur or, ni leur argent, mais bien un grand amour pour Dieu, pour Jésus-Christ et pour son Eglise. "

* * *

Le vicariat-apostolique de Pontiac n'était riche à cette époque ni en population, ni en clergé. Il ne comptait guère qu'une vingtaine de mille catholiques, avec en plus une population sauvage de trois à quatre mille âmes. Les paroisses où le curé pouvait trouver sa subsistance étaient peu nombreuses. Outre sa propre paroisse, chaque pasteur avait une ou deux *missions* à desservir. Vingt-cinq prêtres en tout, dont la moitié appartenait à la communauté des oblats, exerçaient leur zèle dans ces vastes régions. Il n'y avait presque pas d'églises à proprement parler. On ne voyait partout que l'humble chapelle, surmontée d'une croix, à laquelle attenait une sacristie qui devenait sur semaine le presbytère. Les colons, pauvres, incapables de vivre sur leurs terres nouvellement ouvertes, se faisaient bûcherons en hiver. Plusieurs, à raison de l'absence du missionnaire, avaient été passablement ébranlés dans leur foi. On se laissait aller à l'intempérance, aux blasphêmes. Le nouveau vicaire-apostolique le constata très vite. Il s'appliqua auprès de ces pauvres gens à travailler à la sanc-

tification de leurs âmes, à leur régénération dans le Christ. Ce n'est pas sans motifs qu'il avait pris pour devise les paroles de saint Martin *non recuso laborem.*

Son programme pour faire le plus de bien possible, nous le trouvons clairement exprimé dans la première lettre-circulaire qu'il adressa à son clergé et à ses fidèles. "*Messis quidem multa, operarii autem pauci,*" écrivait-il, en établissant l'oeuvre dite de l'*Association de Saint-François de Sales.* "Ces paroles du Sauveur peuvent s'appliquer en toute vérité à cette partie de la vigne du Seigneur qui nous est confiée. Aussi cette disette d'ouvriers évangéliques doit-elle faire et fait-elle le premier objet de nos sollicitudes... Des flots d'immigration catholique se portent sur nos bords, la forêt est envahie de tous côtés, les villages surgissent comme par enchantement, le long de notre grande voie ferrée les *missions* s'organisent, et du fond de leur bois les sauvages nous tendent des mains suppliantes, nous demandant le pain de la parole divine et les eaux vives des fontaines sacramentelles. Priez le Seigneur de déposer dans le coeur de la jeunesse des germes de sainte vocation, cultivez avec soin ces tendres plantes, encouragez les parents à faire des sacrifices pécuniaires en faveur de leurs fils qui sentiraient des inclinations pour l'état du sacerdoce. Pour favoriser le développement des vocations ecclésiastiques chez les jeunes gens qui ne sont pas favorisés des biens de la fortune, et pour subvenir aux dépenses qu'entraînent les années du séminaire, nous avons trouvé établie dans cette ancienne partie du diocèse d'Ottawa l'*Association de Saint-François de Sales,* et nous nous en réjouissons. Elle est appelée à produire de grands biens. Il est facile d'y appartenir et elle offre de nombreux avantages spirituels. C'est pourquoi nous bénissons de tout coeur cette pieuse association et nous la recommandons d'une manière spéciale au zèle de votre propagande la plus chaleureuse... A cette fin vous

profiterez des catéchismes, alors que vous avez les enfants sous la main et que vous pouvez à votre guise façonner leur esprit et incliner leur volonté. Vous vous en occuperez encore efficacement dans vos visites de paroisse, quand toutes les familles vous ouvrent avec bonheur leur maison, leur bourse et leur coeur. Peut-être en même temps une de vos paroles fera-t-elle naître, sans que vous vous en doutiez, une vocation secrète qui se développera avec le temps. "

Nul souci durant toute sa carrière épiscopale ne tint plus au coeur de Mgr Lorrain que celui d'avoir un bon clergé, des prêtres non seulement honorables, mais dévoués, exemplaires dans toute leur conduite. Nous avons parcouru un grand nombre de ses lettres adressées à Mgr l'archevêque de Montréal. Elles témoignent toutes de son désir de s'entourer de prêtres vertueux et de bons missionnaires. Et comme il savait que ses meilleurs prêtres seraient ceux qu'il aurait lui-même choisis parmi les siens, parce qu'ils seraient nés au milieu de son peuple, habitués à vivre de sa vie et résignés à leur pauvreté, il résolut de se former un clergé propre. Dans ce but, il vit à ce que de bons jeunes gens fussent admis dans les collèges classiques et les universités. Il paya même les frais d'entretien de plusieurs d'entre eux. Ceux qui voulaient ensuite devenir prêtres, il les envoyait infailliblement au grand-séminaire faire un cours complet de théologie. Il tenait à se mettre au courant de leur succès, de leurs aptitudes. Il les visitait souvent, au moins chaque fois que l'occasion se présentait. " J'ai six beaux jeunes gens à l'université d'Ottawa! J'ai trois excellents eccésiastiques au grand-séminaire! " Et il nous disait cela avec un visible accent de fierté. La plus belle vocation, qu'il cultiva ainsi avec grand soin, fut sans doute celle de l'abbé Ryan, qui devait plus tard partager ses labeurs et devenir son auxiliaire.

Les nouveaux prêtres passaient généralement par l'évê-

ché pour faire l'apprentissage du saint ministère. L'évêque les gardait six mois, quelques fois un an, chez lui. Il les initiait à la gouverne des âmes, à l'esprit de sacrifice, au zèle. Il les envoyait catéchiser trois semaines, un mois, dans les missions avoisinantes. Un missionnaire venait-il à faire défaut? Mgr Lorrain députait chez lui l'un de ses nouveaux ordonnés. Se présentait-il un voyage difficile, un labeur pénible, quelque part dans le vicariat? C'est encore sur l'un de ses jeunes prêtres que l'évêque de Pembroke jetait les yeux pour remplir cette mission. C'est ainsi qu'il réussit à se former un clergé dévoué, détaché des biens de ce monde, digne en tout des desseins que la providence avait sur lui.

* * *

Mgr Lorrain portait un égal amour à tous les fidèles confiés à sa sollicitude pastorale et placés sous sa juridiction. C'est pour les pauvres sauvages de la Baie d'Hudson qu'il entreprit le voyage le plus pénible de sa vie. Le salut de ces enfants des bois a d'ailleurs été l'une de ses premières préoccupations d'évêque. " N'est-ce pas une pensée capable de faire saigner le coeur — écrivait-il encore dans sa première lettre-circulaire — que de songer que dans les parties septentrionales de ce vicariat, sous le couvert de nos grands bois, au milieu du dédale de nos montagnes, sur les rives de nos lacs innombrables, il erre des tribus sauvages encore enveloppées dans les ombres de l'idôlatrie? Sans doute,des prêtres zélés, au prix de bien des sueurs et de grands sacrifices, ont fondé dans ces contrées lointaines des missions florissantes, et ont prouvé au monde, une fois de plus, que dans l'Eglise de Dieu l'apostolat est toujours vivace. Mais le défaut de ressources pécuniaires les a empêchés de pénétrer partout et d'établir des résidences en maints endroits, où elles seraient né-

cessaires pour veiller sur le développement des germes divins par eux semés dans les âmes... Qui fera couler les eaux saintes du baptême sur des milliers de têtes qui, jusqu'ici, n'ont porté d'autre joug que celui du démon? Qui élèvera, pour ces populations pauvres et dénuées de tout, des chapelles où elles pourront chanter les louanges de Dieu, se purifier dans la piscine salutaire et se munir du pain qui fait les forts? Qui ouvrira des écoles où les jeunes générations pourront se façonner dans un moule chrétien? En un mot qui préparera pour le ciel une infinité d'âmes que l'ignorance et les passions brutales entraînent vers l'abîme éternel ? "

En 1884, il décidait donc de se rendre chez les sauvages de la Baie d'Hudson. Parti de Pembroke le 12 juin, il n'était de retour que deux mois après, le 14 août. Sur sa route, il visita en même temps les *missions* du Témiscamingue, de l'Abbitibi, de New-Post et de Moose Factory. Partout il fut reçu en triomphe. Pour le grand nombre des sauvages, c'était la première fois qu'ils voyaient le grand envoyé de la prière. Processions, feu d'artifice, banquet *à la manière sauvage,* rien ne fut épargné pour rendre l'événement mémorable. Mgr Lorrain donna la confirmation à ceux qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement. Il prêcha plusieurs fois. Il présida les offices religieux. Il s'arrêta sous les tentes. Il distribua des médailles, des chapelets et des souvenirs pieux. Comme dit saint Paul, il se prodigua pour tous afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Ces étapes au milieu de ses pauvres enfants des bois, si elles apportaient beaucoup de consolation au coeur du pasteur, lui coûtaient d'autre part aussi beaucoup de fatigues et d'ennuis. Feu M. l'abbé Proulx, qui l'accompagnait, a écrit la relation de ce voyage. Les courses en canot, les portages, les nuits sous la tente ou à la belle étoile, la suite des rapides nombreux, des îles flottantes, des montagnes couvertes de forêts, ont souvent inspiré à l'auteur de jolies pages. On nous saura gré d'en citer ici quelques-unes.

Veut-on, par exemple, assister à une messe sur le bord de la rivière, avant l'arrivée à la baie James? Voici ce que l'historiographe raconte : " Le lendemain matin, pendant que nos hommes transportent le reste du bagage, un autel est établi, sous le couvert de la tente, sur la tête de trois coffres superposés. Deux bâtons effilés, fixés dans le sol, servent de chandeliers. Nous nous agenouillons à l'entrée du sanctuaire improvisé, et Monseigneur, à demi caché sous la toile, murmure les paroles du sacrifice, mystérieusement, comme autrefois le grand prêtre dans le secret du Saint des Saints pendant que le peuple se tenait prosterné à la porte du temple. Deux bouquets de fleurs sauvages exhalent leur parfum et font briller l'éclat de leur modeste couleur de chaque côté de l'Hostie Sainte. Les plantes aromatiques que nous foulons à nos pieds font monter l'encens de leurs odeurs, et les grands vents soufflant par rafales gémissent dans le sommet des arbres comme dans les tuyaux d'un orgue immense. C'est la forêt qui soupire et qui prie. "

Est-on désireux de connaître ce que c'est qu'un portage ? Lisons cette description : " Pendant deux jours, nous avons goûté les agréments des marches imprévues à travers des endroits impossibles, où les sauvages, qui voyagent pourtant avec des embarcations plus petites que la nôtre, n'ont pas l'habitude de passer. Ces portages n'étaient pas dans le programme. Il n'existe d'ailleurs aucun sentier pour les faire. Ici vous courrez sur la grève, sur un fond de glaise boueuse, à travers de hautes herbes ; un peu plus loin vous tombez dans un véritable ventre-de-boeuf et vous enfoncez jusqu'à mi-jambe ; là, à l'aide d'une perche, vous allez sautant de caillou en caillou ; plus loin, encore, la grève ne vous offrant plus de marge, il vous faut marcher dans le lit inégal et raboteux de la rivière ; si l'eau passe pardessus vos bottes, grimpez sur la côte, les branches des arbres vous tendent les bras ; dans le bois vous attendent

des fourrés épais comme les pampres entrelacés d'une vigne, des mousses spongieuses, des savanes, des ravins profonds, des abatis d'arbres, où vous devez vous frayez un chemin *unguibus et rostro...* "

Et maintenant, aime-t-on à savoir comment se comporte l'évêque-missionnaire au milieu de tous les embarras que la nature lui suscite? " Certes, lisons-nous encore, si dans les pays civilisés, où les évêques, entourés du respect que leur attire leur caractère sacré, jouissent du confort et des commodités qu'exigent les habitudes et les convenances de la société, on voyait ainsi un haut dignitaire de l'Eglise traîner les grèves et charroyer sur son dos sa chapelle épiscopale,on ne pourrait se défendre d'un sentiment de surprise et de profonde commisération. Mais, c'était la manière de voyager de saint François-Xavier. Pas d'autre monture que ses jambes, pas d'autre serviteur que soi-même,pas d'autre autel que la calotte des cieux! Il faut avoir de la force dans la constitution, de la vigueur dans les nerfs, de la jeunesse dans le caractère, de la gaieté dans le coeur et de la résolution dans l'esprit pour supporter longtemps, sans s'affaisser, un tel genre de vie! Monseigneur est heureux de connaître par expérience ce qu'ont eu à endurer de privations et de labeurs les missionnaires qui passent leur vie dans l'évangélisation de ces forêts lointaines. "

Le trajet de Moose à Albany fut particulièrement pénible. Sept jours durant, les voyageurs eurent à lutter contre le mauvais temps, des pluies incessantes, des plages inhospitalières, des marées dangereuses. Rendus à mi-chemin, ils durent,après avoir couché trois nuits sur une terre détrempée, rebrousser chemin et revenir au point de départ. Ce n'est qu'après une semaine de danger et d'angoisses, qu'ils purent arriver au terme de leur voyage. Les consolations qu'ils éprouvèrent à Albany, en constatant, chez les sauvages, des sentiments qui rappelaient ceux des chrétiens de la primitive

église, les dédommagèrent amplement de leur peine. Mais grand Dieu ! qu'ils avaient mérité cette consolation ! Ils avaient, en effet, parcouru huit cent quatre-vingt-dix-neuf milles, et ils dûrent en faire autant pour revenir.

Mgr Lorrain n'est jamais retourné à la Baie d'Hudson. Mais il entreprit par la suite plusieurs voyages dans l'intérêt spirituel des sauvages. Parti un jour de chez lui, et s'étant rendu à la hauteur des terres, il vint aboutir aux Trois Rivières, par le Saint-Maurice, ayant ainsi couvert une distance de dix-sept cent milles ! Il se rendit encore au lac Long, à Abbitibi, puis au lac Barrière, en 1902. M. l'abbé Latulippe, aujourd'hui, Mgr Latulippe, évêque d'Haileybury, l'accompagnait dans ce dernier voyage. Il en a fait un récit fort intéressant, qu'a publié *La Nouvelle-France* (années 1902-1903).

* * *

Le premier évêque d'un diocèse, s'il doit avoir les qualités et les vertus du missionnaire et de l'homme apostolique, doit avoir aussi le talent de l'administrateur ; car tout est à organiser dans une Eglise qui s'ouvre, tout est à créer. S'il n'est pas largement doué de prudence et de clairvoyance, il pourra compromettre l'avenir pour de longues années. Sans doute, l'Esprit-Saint l'assiste. Mais Dieu fait son oeuvre en utilisant les moyens humains et les qualités des hommes. Les aptitudes de Mgr Lorrain pour l'administration furent certainement l'une des raisons de son élévation à l'épiscopat. Ces aptitudes, il les avait montrées à Redford et à Montréal. Il les fit briller dans tout leur éclat, dès qu'il eut en mains la direction de vicariat-apostolique de Pontiac.

Quand il arriva à Pembroke, l'Eglise qui devait lui servir de cathédrale était inachevée ; le sous-sol n'était qu'une cave ; le choeur n'existait pas encore, la sacristie non plus ;

il fallait des ornements et des décorations à l'intérieur de l'édifice sacré. Aussitôt qu'il fut rendu dans sa ville épiscopale, Mgr Lorrain se mit à l'oeuvre. Il s'occupa de rendre ce temple de Dieu digne de l'honneur qu'on lui faisait en lui donnant un évêque comme gardien : il termina la sacristie, fit agrandir le choeur, paracheva tout l'intérieur de l'église, l'orna de grandes et belles orgues, en même temps qu'il faisait du sous-sol une magnifique chapelle des congrégations. Tout cela ne lui coûta pas moins de cinquante mille dollars.

Pembroke n'avait pas non plus d'évêché. Mgr Lorrain dût se contenter, durant les premières années de son épiscopat, de loger dans une maison louée. Il s'imposa la tâche de se bâtir une résidence confortable et moderne. On est heureux vraiment, en y arrivant, de constater son aspect imposant, puis, en y entrant, de circuler dans de larges corridors, de voir de grands parloirs, de beaux salons, de belles chambres à coucher. L'une des raisons pour lesquelles, Mgr Lorrain voulut ainsi faire beau, c'est qu'une belle résidence épiscopale en imposerait aux protestants. Une autre, c'est qu'il désirait attirer son clergé chez lui, faire en sorte que celui-ci y fut à l'aise surtout aux jours des retraites pastorales.

Mgr Lorrain avait aussi rêvé d'un hôpital où seraient reçus non seulement les malades de sa ville épiscopale, mais encore les pauvres bûcherons des forêts éloignés, victimes de quelque accident. Ah ! cet hôpital, lui en a-t-il coûté des soucis et du travail ! Il voulait tout ce qu'il y avait de mieux pour abriter ces chers malades. Ils ont besoin de grand air, d'hygiène? Il voulut un hôpital sur un terrain élevé, dominant toute la ville de Pembroke et d'accès facile. Il voulut en plus une construction qui plût à l'oeil, avec de larges corridors, des chambres bien aérées, de vastes salles, une salle d'opération des plus modernes. Puis, il appela au service médical un groupe de praticiens et de chirurgiens des plus distingués. Enfin,

il confia le soin des malades à une communauté dévouée, celle des Soeurs Grises d'Ottawa. Il se réserva pour lui-même la direction spirituelle de l'hôpital et jamais il ne manqua à ce devoir.

Quel fut le coût de cette construction? Nous sommes certainement en-deça de la vérité en le fixant à une centaine de mille dollars. Mais où Mgr Lorrain a-t-il trouvé tant d'argent? Nous savons qu'il donna à son cher hôpital les cadeaux que lui offrirent ses diocésains à l'occasion de ses noces d'argent épiscopales, en tout une vingtaine de mille dollars. Mais où a-t-il trouvé le reste, de même que les nombreuses sommes dont il avait besoin pour ses oeuvres? C'est son secret. Ce que cependant nous pouvons dire,c'est qu'il ne s'endetta jamais. Il avait horreur des dettes! " Nous vivons pauvrement à l'évêché de Pembroke, disait-il, mon clergé est pauvre, mes paroisses, mes *missions* sont pauvres! Mais, ajoutait-il d'un air réjoui, nous n'avons pas ou presque pas de dettes. "

Mgr Lorrain utilisa son talent d'habile administrateur non seulement au profit de sa ville épiscopale, mais aussi à celui de tout le diocèse. Il n'y a pas de construction dans son diocèse pour laquelle il ne se soit imposé beaucoup à faire. Non seulement il approuvait les plans et devis, mais il se rendait sur les lieux pour aider de ses conseils les curés et les entrepreneurs,et aussi, souvent, pour régler les difficultés qui naissent presque toujours, parmi les fidèles, à l'occasion de ces constructions. C'est sous sa sage direction que furent érigées les paroisses de Bonfield, de Albany, de East Aldfield, de Nord-Témiscamingue, de Pointe-Alexandre, de Griffith, de Killaloe, d'Astorville, de Withney, de Coulonge, de Guigues, d'Haileybury, de Calabogie, de l'Ile-des-Alumettes. C'est sous son administration que furent bâties les belles églises en pierre de Gower Point, de Chapleau, de Douglas, de Mattawa, de Vinton, d'Oscéola, d'Eganville, de Quyon, d'Arnprior; les

églises en brique de Ville-Marie, de Nord-Onslow, de Cobden, de Calabogie et de Bristol; les chapelles de East Aldfield, de Bonfield, de Wilnow, de Whitney, de Killaloe, d'Astorville, de Guigues. Mgr Lorrain fonda en outre une vingtaine de *missions*. Dans chaque paroisse ou *mission,* il s'occupa de loger convenablement le prêtre. C'est ainsi qu'une trentaine de presbytères ont été bâtis par ses soins. Trois hôpitaux — outre celui de Pembroke — ceux de Mattawa, d'Albany et de Ville-Marie, lui doivent aussi l'existence. Les couvents-écoles de Renfrew, d'Arnprior, de Guigues, d'Albany, de Ville-Marie, de Témiscamingue ont de même été l'objet de sa sollicitude paternelle. Bref, il n'y a peut-être pas un coin de terre, dans tout cet immense vicariat, qui ne rappelle quelques bienfaits de cet évêque laborieux et actif.

Mais les deux faits principaux de son administration sont sans doute l'érection de son vicariat en diocèse régulier et la fondation du vicariat-apostolique du Témiscamingue qui vient d'être à son tour érigé en diocèse.

C'est en 1898 que le vicaire-apostolique de Pontiac devînt le premier évêque de Pembroke. Grâce à son travail inlassable, le territoire confié à ses soins avait progressé d'une manière extraordinaire. De belles paroisses avaient surgi là où, vingt ans auparavant, il n'y avait que l'épaisse forêt. Le clergé, la population catholique avait doublé partout, triplé même en certains endroits. Le vicariat pouvait ambitionner les droits et privilèges d'un diocèse régulier. Et c'est pour reconnaître ce développement, et aussi pour récompenser les mérites du vicaire-apostolique de Pontiac, que Léon XIII, de vénérée mémoire, nomma Mgr Lorrain évêque de Pembroke.

Grâce aux découvertes de mines d'or et d'argent qu'on venait de faire dans les montagnes d'Haileybury et de Cobalt, des milliers de mineurs s'étaient dirigés vers ces endroits. Les belles plaines situées autour du lac Témiscamingue s'étaient

ainsi peuplées d'un grand nombre de colons. L'administration de cette partie du diocèse devenait pour l'évêque de Pembroke de plus en plus absorbante. Il ne pouvait plus, d'autre part, donner comme il l'aurait voulu ses soins aux sauvages de l'Abbitibi et de la Baie d'Hudson. Après de mûres réflexions, il décida de demander au Saint-Siège la division de son diocèse et l'érection de la partie nord en vicariat-apostolique. Cette division lui souriait d'autant plus qu'il voyait dans l'abbé Latulippe, le curé de sa cathédrale, son bras droit dans l'administration diocésaine depuis près de douze ans, l'homme tout désigné pour être mis à la tête de cette partie de son troupeau. La Sacrée Congrégation de la Propagande accéda volontiers à ce désir. Le diocèse de Pembroke fut divisé en 1908. Le nouveau territoire prit le nom de vicariat-apostolique du Témiscamingue et Mgr Latulippe fut choisi comme son chef spirituel, avec le titre d'évêque de Catenne et de vicaire-apostolique du Témiscamingue. ([3])

([3]) C'est en 1835 que la foi a été prêchée pour la première fois au lac Témiscamingue par M. l'abbé de Bellefeuille, prêtre de Saint-Sulpice, et M. l'abbé Dupuy, chapelain à Saint-Jacques. Nous avons sous les yeux le récit de leur expédition et nous avons cru rendre vraiment service à l'histoire en le publiant sous forme de note dans cet article. Partis le 20 juin, les deux missionnaires atteignirent le terme de leur voyage le 13 juillet suivant.

" En mettant pied à terre, lisons-nous dans leur rapport, le premier soin des deux missionnaires fut de prendre connaissance des lieux et des habitants. M. Dupuy, qui ignorait la langue du pays, se chargea de voir au temporel de la mission. Il fit tout d'abord ériger une chapelle de trente-deux pieds par vingt-deux. Il s'employa ensuite à visiter les malades et à distribuer quelques aumônes à de pauvres sauvages qui sans ce secours n'auraient pu suivre les exercices de la mission. Mais la principale besogne retomba sur M. de Bellefeuille. Du matin au soir, il lui fallait catéchiser un peuple avide de la parole de Dieu et à qui il était nécessaire d'enseigner ce que les enfants apprennent d'habitude de leurs parents. La nouvelle de ces prédications pacifiques se répandit bientôt aux environs. Aussi un bon nombre de sauvages qui, à l'arrivée des missionnaires, avaient pris la fuite, craignant qu'ils ne fussent venus pour punir les méchants, comme le bruit s'en était répandu, revinrent joyeux entendre

* * *

Nous avons jusqu'ici parlé des oeuvres de Mgr Lorrain. Il convient maintenant d'étudier les vertus du regretté prélat. En faisant son oraison funèbre, le jour de ses funérailles, Mgr McNeil, archevêque de Toronto, s'est surtout appliqué à mettre en lumière sa grande charité. La charité est la vertu théologale par excellence—*major autem harum est caritas*. La pratique de cette vertu suppose au fond la présence de toutes les autres. Il est impossible, en effet, d'aimer Dieu sans aimer tout ce qu'il nous commande, sans haïr tout ce qu'il nous défend. C'est par la charité que les vertus ont droit au mérite. C'est elle qui les "informe", qui leur donne leur pleine valeur. En disant de l'illustre défunt qu'il était vraiment charitable, Mgr McNeil affirmait équivalemment que c'était un homme aussi parfait qu'il est possible de l'être en ce monde. Mais nous voulons insister plus particulièrement sur son zèle, sur sa piété, sur son amour du travail, sur sa bonté, sur sa prudence.

---

la parole de Dieu. C'est alors que l'on vit sortir des fonds du lac des canots chargés de femmes et d'enfants s'empressant à venir écouter les instructions qui leur étaient données. Il faisait beau de voir ce pauvre peuple comme ravi hors de lui-même. Des sentiments d'admiration se peignaient sur leur figure, lorsqu'on leur parlait de l'immortalité de l'âme, de la justice divine, du péché originel, de la rédemption du genre humain. La journée était ainsi occupée à rompre le pain de la parole divine. Le soir, la tente de M. Dupuy s'encombrait de cathécumènes qui venaient y apprendre leurs prières. Ceux qui ne pouvaient avoir place dans la tente, se passaient la tête par dessus la toile et assistaient ainsi aux instructions qui se prolongeaient tard dans la nuit. — Le 19 juillet, jour fixé pour prendre possession de ces lieux au nom de l'Eglise catholique par la plantation d'une croix, les sauvages se réunirent au lieu ordinaire des assemblées. M. de Bellefeuille leur parla du mystère de la croix, de sa vertu salutaire et du respect que nous devons porter à ce signe de notre salut. — Après l'instruction, les deux missionnaires procédèrent à l'auguste cérémonie. En tête, était portée la croix qui devait être plantée. Puis, venaient les deux missionnaires, revêtus du surplis. Marchaient en-

Mgr Lorrain fut avant tout un évêque-missionnaire. Il eut, à la vérité, peu d'ordinations à faire, peu d'offices pontificaux à célébrer, peu de professions religieuses à présider. Mais il eut, par ailleurs, un ministère pastoral très actif. Dans son église-cathédrale, il remplit souvent les fonctions de curé et de vicaire. Il chanta la messe plus souvent qu'à son tour. Presque tous les dimanches, il faisait le sermon en anglais et en français. Il catéchisa souvent. Personne plus que lui n'était assidu au confessionnal, à la visite des malades. Il lui arriva souvent d'être seul, le ministère se faisait quand même, comme s'il y eut eu un nombreux personnel. Dans les visites pastorales, l'évêque Lorrain se multipliait encore. Ces visites étaient des espèces de retraite. Elles duraient deux et quelques fois trois jours. Toujours, il était le premier à la tâche. Il confessait, il prêchait, il confirmait, il voyait à tout. Que de difficultés d'ordre temporel il avait souvent à régler!

---

suite les hommes, enfin les femmes, tous pénétrés des sentiments de la religion la plus vive. — Arrivé au lieu fixé, M. de Bellefeuille chanta en sauvage les litanies de la sainte croix. Il bénit ce champ nouveau et le mit sous la protection de la mère de Dieu par une antienne chantée en son honneur. Saint Adalbert, évêque et martyr, fut ensuite solennellement proclamé patron de ces lieux. Alors fut élevée la croix qui pour la première fois brilla dans ces contrées infidèles. Tous tombèrent à genoux pour l'adorer avec respect, pendant que les montagnes d'alentour répétaient à l'envi des saluts touchant que lui adressait la foule par le chant de la strophe *O crux ave spes unica.* Les missionnaires allèrent ensemble, après cela, baiser le pied de la croix. Chacun s'empressa de les imiter. Et l'on vit avec admiration des mères appliquer sur l'arbre du salut les lèvres de leurs enfants encore à la mamelle. M. de Bellefeuille termina la cérémonie par quelques mots d'édification par lesquels il engagea les sauvages à venir souvent prier la croix. Son conseil fut suivi par bon nombre de cathécumènes tout le temps que dura la mission. — Après treize jours de mission, il fallut se décider à partir et dire adieu à cette peuplade toute renouvelée dans la foi de Jésus-Christ. "

M. de Bellefeuille retourna l'année suivante dans cette région. Il se rendit même jusqu'au lac Abbitibi. " Il jeta en ce poste, nous dit le même rapport, les premières semences de l'Evangile. " Ces missions eurent les meilleurs résultats. A Témiscamingue, en 1836, il y eut en effet cent-quarante-deux baptêmes, dont cent-vingt-trois d'enfants et dix-neuf d'adultes.

Ici, c'était un site pour une chapelle qu'il fallait choisir — et chaque colon voulait l'avoir à sa porte. Là, c'était une église à terminer, un presbytère à finir et il fallait décider les gens à s'imposer des sacrifices relativement considérables. Ailleurs encore, c'étaient de pauvres retardataires qui n'avaient pas mis les pieds à l'église depuis des années qu'il s'agissait de convertir. Mgr Lorrain trouvait la solution à toutes ces difficultés et revenait rarement chez lui sans avoir donné satisfaction à tout son monde.

La piété de Mgr Lorrain fut une piété sincère, profonde. Il se laissa conduire dans la pratique de cette vertu plutôt par la raison que par le sentiment. Il célébrait les saints mystères avec foi, il priait par conviction. Esclave du devoir, il fut fidèle à tous les exercices pieux du saint prêtre : oraison, lecture spirituelle, examen particulier. Cet homme de Dieu vivait de surnaturel et d'éternité. Sa manière de bénir en scandant toujours ces paroles — *Oui, que le bon Dieu vous bénisse* — vous laissait dans l'âme je ne sais quelle impression d'un souhait qui devait se réaliser. Sa figure souriante, mais d'un sourire grave, nous donnait l'impression, sans doute très juste, qu'il vivait constamment en la présence de Dieu. Plusieurs fois, il vint, à l'archevêché de Montréal, faire sa retraite annuelle au mois de décembre avec Mgr l'archevêque et son personnel. Son recueillement, son silence, ses longues visites au Saint-Sacrement nous prêchaient éloquemment la nécessité de bien faire ces pieux exercices.

Mgr Lorrain fut aussi un travailleur. C'est par son travail surtout qu'il se distingue vraiment, qu'il est lui-même. Il commença à être laborieux dès sa plus tendre jeunesse. Au collège, il dut ses succès surtout à son application. Plus tard, chargé d'une administration difficile, il travailla et il travailla sans cesse. Il travailla par amour pour le travail, avec le dévouement et la constance qu'y met

quelqu'un qui a conscience de servir une grande cause. Nous pouvons, sans crainte, sur ce point, le proposer comme un modèle. Ce travail inlassable déprima avant l'heure sa belle santé et ruina sa robuste constitution. Qu'importe! Le salut des âmes vaut bien la santé et la constitution d'un homme. Peut-être Mgr Lorrain voulut-il trop faire par lui-même et ne profita-t-il pas assez des occasions qu'il eut de se faire aider? C'est une imperfection que Dieu lui aura vite pardonnée.

L'évêque de Pembroke, en plus, était bon, d'une bonté qui n'admettait pas sans doute les privautés, mais qui était réelle et solide. Il voyait dans le pauvre le déshérité de la fortune, dans tous les malheureux des membres souffrants de Notre-Seigneur. Et voilà pourquoi il ne laissa jamais aux autres le soin d'assister les uns et les autres, de leur donner de bons conseils. Il aimait à rendre service. Lui, évêque, on l'a vu aller se rendre compte par lui-même si ses hôtes ne manquaient de rien dans leur chambre, s'ils avaient assez de couvertures, de l'eau dans le bassin. Il fut bon pour son clergé surtout. Il l'aimait et ne manquait jamais l'occasion de lui rendre bon témoignage. Dès 1883, il écrivait ainsi de ses prêtres: " Les prêtres du vicariat ont terminé leur retraite. L'esprit de soumission, de respect, je dirai, de douce affection manifesté par ces bons missionnaires, m'a rempli de bonheur et de consolation. " A Léon XIII qui lui demandait, dans l'audience qu'il lui accorda en 1888, s'il était content de ses prêtres, Mgr Lorrain répondit: " Oui, Très Saint-Père, je suis content de mes prêtres. Ce sont des missionnaires laborieux, dévoués et aimant la pauvreté dans laquelle ils sont obligés de vivre. " — Des fidèles confiés à ses soins, il disait au même pontife: " Ils sont bons, ils conservent leur foi, ils aiment la Sainte Eucharistie, ils aiment le pape. ".

Mgr Lorrain eut encore à exercer, dans des circonstances particulièrement difficiles,la délicate vertu de la prudence. Ce

n'est pas qu'il aimât à traiter de questions politiques. Oh ! comme il détestait la politique. Des lettres qu'il adressa à des amis, du fond des bois, où il se trouvait, en plein pays sauvage, démontrent combien il jouissait de cet air de liberté et se sentait heureux d'être éloigné des disputes qui agitent les hommes. Mais il eut à surmonter plus d'une difficulté. Il eut, par exemple, dès son arrivée à Pembroke, à faire face à la redoutable question des races, ou plus exactement peut-être à la question des langues. Elle lui coûta bien des soucis et bien des inquiétudes, et cela durant toute sa longue administration. Son diocèse, en effet, comprenait une population mixte, où les catholiques de langue anglaise et ceux de langue française étaient à peu près égaux en nombre, et où le clergé se divisait aussi également par la nationalité. Canadien français d'origine, mais ayant exercé le saint ministère plus de quarante-cinq ans dans les deux langues,Mgr Lorrain regrettait vivement les divisions de race. Il aimait tous ces diocésains d'une égale affection et il aurait désiré que ce fût la même chose entre eux. Il n'y avait qu'un groupe d'hommes qu'il aimait moins. C'était les ennemis de notre sainte religion, ceux qui,dans les loges ou ailleurs, trament de noirs complots contre l'Eglise. Les orangistes de sa région étaient de ceux-là. Chez les catholiques, il n'eut voulu voir qu'un coeur et qu'une âme. Malheureusement il n'en fut pas toujours ainsi. La question de race se glissa un peu partout, perça même les jours de fête. C'est ainsi que le jour de ses noces d'argent épiscopales, ayant à répondre à deux adresses du clergé, l'une en français, l'autre en anglais, il jugea bon de répondre aux deux... en latin !

Disons qu'il s'efforça constamment de traiter tout son monde avec justice et avec équité, qu'il ne s'opposa à aucune des légitimes aspirations des deux races, qu'il ménagea également les susceptibilités de l'une et de l'autre. Le clergé de langue anglaise reconnaîtra sans doute que Mgr Lorrain lui

fut toujours bienveillant et dévoué. Quant à la ligne de conduite qu'il suivit dans les questions de nationalité et de langue françaises, avant de la juger, il conviendrait de monter sur son trône, de voir les choses à la hauteur où l'évêque les voyait, et d'étudier sans passion et sans parti-pris les délicates difficultés qu'il eut à régler. Autrement on risque de juger à faux. Qu'on nous permette, à ce sujet, d'évoquer un souvenir qui nous est personnel, et qui pourra peut-être aider à mieux comprendre. Nous visitions un jour la ville de Mgr Lorrain en sa compagnie. " Voyez-vous, nous dit-il, ce terrain? Eh! bien, j'ai l'intention de l'acheter et d'y placer l'église des Canadiens français. Ils sont assez nombreux maintenant pour avoir une paroisse. " C'était en 1907. Comme question de fait, le terrain a été acheté depuis. Mais la maladie a empêché l'évêque défunt de pousser le projet plus loin.

* * *

C'est pendant le concile national de Québec, en 1909, que Mgr Lorrain ressentit les premières attaques du mal qui devait l'emporter. Ces longues assises, qui durèrent sept semaines, le fatiguèrent beaucoup et lui firent perdre le sommeil. Rentré chez lui, il pensait se reposer et se guérir vite, lui qui avait une si robuste constitution. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Des attaques de neurasthénie de plus en plus fréquentes l'obligèrent à consulter des spécialistes et à séjourner pendant des mois dans des sanatoriums. Il se remit un peu, pour retomber ensuite, et cela à plusieurs reprises. Il put même reprendre ses fonctions et paraître dans certaines cérémonies publiques. La maladie continuait cependant toujours son chemin. Sentant ses forces diminuer, il se choisit un auxiliaire dans la personne de Mgr Ryan. " Celui-là, disait-il à quelqu'un, je ne crois pas qu'il soit *un racial*

man." Il mit en lui toutes ses confiances et lui confia la plus grande partie du fardeau de l'administration. Le mal empirant toujours, il se retira, deux ans avant sa mort, à l'hôpital de Pembroke. Par moments, sa pauvre raison semblait divaguer. Victime de cauchemars ou d'hallucinations, il voyait souvent, à travers la fenêtre, un homme de police qui venait le saisir et le conduire en prison, parce qu'il aurait mal administré, disait-il, son diocèse. Dans cet état même, il est sûr que ses douleurs morales furent plus grandes encore que ses douleurs physiques. Jamais cependant un mot d'impatience, ou de murmure ne s'échappa de ses lèvres. "Que la sainte volonté de Dieu se fasse et non la mienne ", disait-il fréquemment. Quelques jours avant sa mort, il recouvra entièrement l'usage de ses facultés. Il comprit la grâce que Dieu lui faisait et se prépara dans les sentiments de la foi la plus vive et de l'espérance la plus confiante à paraître devant son juge. Il reçut dans les mêmes sentiments le sacrement de l'Extrême-Onction. Enfin, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 18 décembre 1915, presque sans agonie, avec la confiance d'un enfant qui va rejoindre son père bien-aimé.

* * *

Les funérailles du regretté prélat eurent lieu à Pembroke, le 22 décembre, au milieu de solennités fort imposantes. Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa, chanta le service, assisté par Mgr Routhier, MM. les chanoines Cousineau et Jasmin et MM. les abbés Kimpton et Lorrain. Une foule considérable emplissait la cathédrale, avec, au choeur, un nombreux clergé. Signalons la présence de Nos Seigneurs Gauthier (Ottawa), Spratt (Kingston), McNeil (Toronto), Emard (Valleyfield), Scollard (North Bay), O'Brien (Peterboro), Forbes (Joliette), Conroy (Ogdensburg), Brunet (Mont-Laurier), Gauthier (Montréal), Chalifoux (Sherbrooke), Latulippe (Témiscamingue), Ryan (Pembroke), et Dom Pacôme, abbé d'Oka.

Mgr McNeil et Mgr Emard prononcèrent les oraisons funèbres. Nous avons déjà signalé au cours de cet article le discours de Mgr l'archevêque de Toronto. Mgr l'évêque de Valleyfield rappela éloquemment ce que doit être le premier pasteur et le fondateur d'un diocèse, quelle mission spéciale Dieu lui confie, quelles vertus il doit pratiquer s'il veut être digne de cette mission. Mgr Lorrain, continua-t-il, a été le fondateur de l'Eglise de Pembroke. Chacun de ses diocésains a été témoin de sa vie de sacrifice et de dévouement. Il leur incombe donc à tous un devoir sacré: celui de se souvenir de ses bienfaits et de prier pour le repos de son âme.

Nous permettra-t-on d'ajouter que, à notre humble avis, les diocésains de Pembroke, pourront aussi, tout en priant pour leur premier évêque défunt, le prier et l'invoquer, comme on prie et on invoque les saints qui ont pratiqué les vertus héroïques. Si l'illustre défunt, en effet, n'a pas eu le temps de faire des miracles durant sa vie, nous ne serions pas étonné que Dieu lui accorde cette faveur et cette puissance maintenant qu'il jouit du repos éternel.

Après la cérémonie funèbre, les restes de Mgr Lorrain furent transportés processionnellement dans la crypte de l'église de Pembroke et déposés pieusement à l'endroit qu'il avait lui-même choisi pour y dormir son dernier sommeil.